

Nébuleuse cérébrale, première partie

La dernière semaine d'octobre fut aussi fabuleuse que celle qui la suivit fut éprouvante. La rencontre avec Jesus et Antonio, deux Espagnols, fut enchanteresse et joyeuse. Au départ, il ne s'agissait que d'une étape commune. Finalement, nous avons partagé leur voyage pendant une semaine. Ensemble nous avons bien ri, bien mangé, bien bu et avons tous tenté d'améliorer notre connaissance des langues étrangères. Ce qui donnait un joli mélange d'espagnol, de français et d'anglais. Une tour de Babel à nous 4! Au début, nous sollicitons beaucoup Paul, leur guide, également traducteur anglais-espagnol, puis de moins en moins au fil des jours. Magie de l'apprentissage et du désir de communiquer! Si nous connûmes toutefois quelques moments difficiles lors de cette semaine, ils ne sont rien comparés à l'amitié que nous y avons gagnée! Mais nous n'étions plus habitués à nous laisser guider et, avouons-le, nous avons savouré "la vie facile" quelques jours, rompant ainsi avec notre vie d'ascètes (ou presque!).
Pour plus d'informations, cf "Los dos angelitos".

Le manque de sommeil et la prise régulière de bières - auxquelles nous n'étions plus habitués - avaient affaibli notre organisme qui nous fait aujourd'hui payer cher notre négligence à l'égard de notre santé. Lorsque nos amis nous déposèrent au bord de la route samedi 1er novembre, nous n'étions pas en condition pour franchir les redoutables montagnes - magnifiques, cela dit - à l'ouest de l'Ouganda et rejoindre la ville de Kabale. Les deux premiers jours, nous franchîmes difficilement 50 kilomètres, et fîmes deux nuits de douze heures chacune, ce qui témoignait de notre état de fatigue extrême.

Lundi, nous étions fermement décidés à atteindre Kabale mais après 14 km, je fus prise d'un coup de froid sévère, de tremblements, de fièvre et d'une sensation de grande faiblesse. Pause-déjeuner mais je n'ai pas d'appétit. Pour moi, c'est sûr, c'est le palu. Jean-Phi hèle le propriétaire d'un camion avec remorque. Il accepte de nous descendre à Kabale, après avoir chargé de nombreuses planches de bois. En attendant, je dors. La route est longue mais nous atteignons enfin l'hôpital de Kabale sur les coups de 18H. A la réception, on me dit qu'il est trop tard. Je fonds en larmes, les 3 femmes se marrent, Jean-Phi explose de colère! Ouf, je passe! Je marche avec l'impression qu'il ne s'agit pas de mon corps. Je suis reçue par un jeune médecin allemand, ce qui me reconforte sur le moment... Mais, à la réflexion, un médecin local aurait sûrement été plus averti sur le sujet. Le service des prises de sang est fermé mais, au vu des symptômes, le médecin confirme mes doutes et me met sous Lariam. Une dose de cheval: 6 comprimés à ingérer en 3 prises sur 12 heures alors qu'en préventif, la posologie est d'un comprimé par semaine.

Je remonte difficilement sur le vélo, nous trouvons une guest house, je m'effondre. Je dors quasiment jusqu'au lendemain midi et parviens à manger un chapati avec du thé. Je trouve seulement un peu de force pour me doucher le matin tout en essayant de contrôler ma sensation de vertige. Le midi, Jean-Phi ramène un plat de matoké. Le peu que je mange ne passe pas. Il en sera de même avec l'eau à plusieurs reprises le temps de la crise. Heureusement, rarement! L'après-midi, repos sans sommeil, tout comme la longue nuit fiévreuse et anxieuse qui la suit. J'imagine le pire. Je découvre peu à peu les effets indésirables du Lariam: nausées, vomissements, vertiges, insomnie et pensées dépressives.

Au petit matin du mercredi, je parviens à m'endormir par à coups et suis prise d'une sueur très importante qui parvient enfin à faire tomber ma fièvre. Je réussis à me lever, à me doucher et à faire un brin de lessive, en douceur.

C'est au tour de Jean-Phi d'être pris d'une forte fièvre. Nous repartons pour l'hôpital en taxi, et je crois voir mon Jean-Phi défaillir dans la salle d'attente lorsque les infirmières l'assoient

sur un fauteuil roulant et l'emmènent en chambre de repos. Requinqué par la piqûre antalgique qu'il a reçue, nous essayons de rire de la situation même si elle nous apparaît plus tragique que cocasse. Cette fois, on peut faire des analyses de sang. "Mais attention, elles ne sont pas fiables", dixit le médecin! Résultats: Négatif au test du paludisme et positif à celui de la fièvre typhoïde. "Pourtant nous sommes vaccinés!" A quoi le docteur nous répond que le vaccin n'est fiable qu'à 60%! J'entre alors de nouveau en scène, sujette à une grande fatigue et des vertiges. Jean-Phi me passe la banquette. Je tremble comme une feuille, je suis glacée et ma tension est particulièrement basse. Je demande au docteur de faire mon analyse de sang qui, si elle est inopérante sur les traces de palu - pour cause: le traitement - nous éclairera peut-être sur la question de la typhoïde. Et puis, ayant développé exactement les mêmes symptômes depuis samedi, bien que Jean-Phi ait déclaré sa crise deux jours après moi, il nous apparaît évident que nous sommes atteints du même mal! Je suis négative au test de la typhoïde! On est bien avancés! Le docteur décide que Jean-Phi se traite contre le palu et nous propose de dormir à l'hôpital. On l'inquiète un peu tout de même. Nous refusons mais prenons son numéro en cas d'urgence.

Au retour, dodo pour Jean-Phi, qui décide de ne pas se traiter, espérant n'avoir qu'une grippe! Il se sent mieux. Pas étonnant vue la piqûre qu'il s'est prise! Et je me repose, incapable de dormir. J'y parviens tout de même quelques heures le soir ainsi qu'au petit matin, notamment après ma grande suée matinale qui me permet de me lever sans fièvre. Mais pour combien de temps?

En ce jeudi midi, je me sens un peu mieux, Jean-Phi non. Il se résigne à prendre son traitement contre le paludisme. Quoique fébrile, je parviens à me rendre au marché, achète quelques fruits et un peu de riz. Je redécouvre la délicieuse saveur de l'ananas, son jus sucré et son goût de fraîcheur et Jean-Phi se régale de riz! Qu'il profite de son appétit: cela risque de ne pas durer. Il dort toute l'après-midi, et la fièvre me reprend. Je parviens à lire un peu. Puis ma mère m'appelle, inquiète de n'avoir pas de nouvelles depuis près de deux semaines. Au son de ma voix, elle entend la faille, j'essaie de ne pas l'alarmer: nous avons attrapé une sorte de grippe mais nous sommes sous traitement. Autant attendre d'aller mieux avant de lui dire la vérité. Et puis nous ne sommes même pas sûrs qu'il s'agit du palu! En plus, elle m'entend mal! Dur! Dur! Je m'endors finalement pour me réveiller au milieu de la nuit, la fièvre passée, les draps et mes affaires trempées! Si j'avais vu Jean-Phi dans cet état à plusieurs reprises, ce n'était pas mon cas! Jamais mon corps n'avait réagi de façon si extrême! Mais je me sens mieux, je fais une petite toilette, je me change et tente de positiver! Je pense à ceux qui me sont chers et qui me paraissent plus loin que jamais, à nos chats, aux romans et aux films que j'ai aimés, et me chante même quelques chansons de Starmania dans la nuit silencieuse.

La fièvre me reprend au petit matin, ainsi que la suée libératrice qui l'accompagne et un peu de sommeil. Je m'habitue presque à ces différents stades. Le corps est décidément une machine fascinante. Au réveil du vendredi, Jean-Phi n'a vraiment pas la forme. Heureusement, je me sens beaucoup mieux, pleinement consciente de mes sens, et moins fébrile. Je range la chambre, la fais nettoyer et change les draps - on l'avait déjà fait la veille, mais bon! - pendant que Jean-Phi tient difficilement sur une chaise. Il se recouche, parfois pris de panique devant une souffrance nouvelle et durable comme j'ai pu l'être également. Mais je me sens rassurée: le traitement ayant fait effet sur moi, il agira de même sur lui. C'est une question de jours. Seulement, le temps semble s'étirer sous les affres de la maladie.

Je ne peux dire si je suis actuellement guérie. J'ai encore essuyé une petite fièvre cet après-midi. Mais j'ai suffisamment de santé pour pouvoir prendre soin de mon homme désormais, comme il l'a fait pour moi en début de semaine! J'ai retrouvé de l'appétit et me suis

aujourd'hui régâlée de tomates et d'ananas. De même, le goût de la vie et celui de la raconter sont revenus. Maintenant, j'attends mon homme!

A tous ceux qui ne comprendraient pas pour quelles raisons nous n'avons pas pris d'antipaludéens en préventif, je tiens à expliquer que nous avons prévu de le faire et que nous avons les médicaments pour un an. Cela dit, prendre un tel médicament sur une si longue durée est déconseillé compte-tenu des effets secondaires importants. Or, une fois arrivés au Sénégal, nous avons fait la connaissance d'une infirmière très professionnelle qui nous a fait part de son point de vue: "la meilleure chose que vous puissiez faire pour l'Afrique, nous a-t-elle dit, c'est de ne pas vous protéger contre le paludisme et, ainsi, de ne pas contribuer à la résistance croissante de ce parasite - d'ailleurs transmis par les moustiques femelles. Par contre, comme tous les Africains, vous pouvez l'attraper et le soigner." Quand on sait que chaque année, un million d'enfants meurent du paludisme en Afrique, on n'a pas envie d'être la cause, même infime, de ce carnage. Nous étions déjà armés de nos vaccins. Aussi, pour le reste, avons-nous décidé de le faire "à l'africaine", ayant tout de même un sacré avantage: nous avons les médicaments pour traiter ce parasite en cas de crise. Or beaucoup ici n'ont pas les moyens de se les payer.

En tous les cas, quand on a vécu la violence d'une crise, on comprend toute la malignité de ce parasite qui peut s'avérer mortel pour les plus fragiles. J'ajouterai qu'il existe différents paludismes, dont le foudroyant paludisme cérébral. Bon à savoir: les crises suivantes sont bien moins redoutables, et ont surtout lieu en présence du parasite.

Florence, Ouganda, Kabale, 7 novembre 2008